

# L'envoûté

de

## François Ménez

*L'ENVOÛTÉ*, de François Menez, préface de Charles Le Goffic, Paris, Plon, rue Garancière, (6è). Prix, 7fr.

Nous ne savons, nous autres Cornouaillais, si l'âme bretonne, au pays guingampais, diffère tellement de l'âme trégorroise, ainsi qu'avec François Menez nous en assure Charles Le Goffic en sa préface. Le Goffic est, on le sait, l'auteur de *l'Âme Bretonne*, elle-même, et, il faut l'en croire, bien qu'il nous soit assez difficile d'admettre que les différences entre Londres, Paris et Amsterdam puissent, seules, nous donner une idée des différences de Tréguier à Paimpol ou de Paimpol à Guingamp. Mais ces différences existent... et notre Cornouailles, elle-même, a les siennes très profondes, non seulement de clan à clan, mais souvent de paroisse à paroisse, à chaque extrémité du costume. Ergué-Gabéric n'est pas Plonévez Porzay, chez les Glazik, et chez les Bigouden, un homme de Loc-Tudy n'est pas tel celui de Penmarc'h ou de Tréogat. Mais, quelque chose d'identique est plus au fond de tout cela, qu'à la surface et, lorsque je mis, pour la première fois, les pieds, en Trégor, sous les auspices de ce pauvre Nouël de Kerangué, ce sont les traits communs de l'héritage qui m'ont conquis, tout comme à la lecture de François Menez, j'ai senti se raccrocher en moi les câbles invisibles... Pour plus de joie dont se pare notre Cornouailles, aux costumes et aux danses sans nombre, nous pensons, dut Yves Le Febvre, hausser les épaules devant notre " *bretonnerie* ", que cette Cornouailles fait,

tout comme le pays de Marc'harit Fulup, partie de ce territoire si proche de l' "orbis alius ". Si la " *Légende de la Mort* " d'Anatole Le Braz, se présente à nous, comme une synthèse de nos croyances dans l' Au delà, nous ne pouvons qu'approuver le plan du poète, car la Bretagne est *une*, en cette matière. Ce n'est pas seulement sur les flancs arides du Menez Bré ou dans le Yeun de Saint-Michel de Brasparts que gémissent les âmes des Morts, mais dans ce riant pays de Quimperlé, Log Ivy, en Tréméven, voit " conjurer " les errants de l'autre vie, ceux à qui est insupportable le repos de la tombe. Tel menuisier proche connaît, i l'agitation des planches de chêne ou de sapin de son modeste atelier, si son client immédiat est un riche ou un pauvre...

Que vient nous parler, M. Le Febvre de " *Bretagne livresque, nous cachant le vrai corps et le vrai visage de la Bretagne* " ?

Le Directeur de la *Pensée Bretonne*, s'est créé en Abélard et un La Mennais, à son usage ; il s'est annexé Renan ; il s'est érigé en Pontife de cette *Pensée*, et il lui faut étendre la Bretagne sur le lit de Procuste de ses préoccupations matérialistes. D'où sa belle indignation, en voyant François Menez, **élève de l'école normale de Saint-Brieuc**, plutôt un anticlérical, assurer et prouver que " *quoique nous fassions, nous vivons sous l'empire d'un atavisme religieux, auquel il est impossible de se soustraire* ". Et que d'autres, avec Yves Le Febvre, m'ont, à moi-même, témoigné leur étonnement ! La réponse est cependant bien simple. François Menez est un Breton, dans tout le sens du mot, un Breton lettré, qui pense et écrit, comme le pense et écrit un Breton !

L'Ame Bretonne est faite de mysticisme. Elle est faite aussi d'un Idéal vaste comme la mer, et dans cet idéal, en dépit d'une chasteté et d'une réserve extrêmes, se consume, lorsque l'Ame est

jeune, un amour jamais assouvi, absorbant comme un rêve mauvais, collant telle une tunique de Nessus, à la chair et aux os, et dont nul ne peut vous délivrer... sinon le Temps. Le mal d'amour existe-t-il chez nous aux yeux d'un observateur peu averti ? Non ! Nos formes sont brutales... Les caresses, d'abord très longtemps timides des yeux, puis des mains, deviennent des bourrades, qu'accompagnent des cris sauvages. On dirait presque que le gars dédaigneux n'est qu'un mâle des cavernes... Au fond, c'est la timidité qui continue et, avec elle, la crainte de l'Amour si proche du Péché. Si cette timidité et cette crainte ne s'exhalent ainsi, le pauvre amoureux tomberait fatalement dans la " languiz ", comme François Menez, comme Daulas, des Bretons de Brizeux, réduit en sa qualité de clerc, à plus de ménagement. En dépit de lui-même, François Menez, pour laïque qu'il soit, est un peu un clerc, même beaucoup, et Corentin a quelque chose du clerc de Brizeux. Il en a sa culture et Virgile n'est pas loin de cette idylle... Quels tableaux dignes des *Gèorgiques*, que la fenaison du début, la vie à la ferme, les « tantad " de la Saint Jean. Dieu me pardonne ! L'*Enéide*, elle-même, a laissé son empreinte. A qui l'épisode des ruines, abritant les futurs amants contre l'orage, ne rappelle pas le Héros Troyen et la Reine de Carthage, se réfugiant, eux aussi, dans la grotte fatidique où doit se sceller leur amour ?

Intere a magno misceri murmure coelum

Incipit ; insequitur commixta grandine nimbus

Speluncani Dido dux et Trojanus samdam

Deveniunt...

*Enéide, Livre IV*

Il en est qui reprochent à ce roman un manque d'intrigue, et Yves Le Febvre fait encore à son auteur le violent grief d'une chronologie hasardée. Il est certain que l'époque des amours du Tugdual de Kerouez ne concorde pas avec l'âge tendre de Marie-Rose, sa fille supposée. Il y a là une négligence, sans plus. Mais ce ne sont ni des intrigues, ni des concordances que nous demandons à un roman de mœurs. Ce sont des peintures d'âme et des tableaux. Nous parlions tout à l'heure de la fenaison et du « tantad ». Quelle description plus typique de la vieille chapelle bretonne, à moitié abandonnée, mal entretenue, souvent mal vue du clergé, réprouvant les cultes d'à côté, que celle de la chapelle de St-Langui « *blottie dans un bas fond* » où sont venus supplier le père et le fils. On y « *pénétrait par une porte basse aux battants hérissés de ferrures qu'une rouille de cent ans mordait comme une lèpre... De la voûte tombait une tristesse surhumaine. Une fenêtre à rosace, laissait filtrer une lumière pâle qui éclairait l'autel dont le bois pourrissait, rongé par le temps et les vers. En évidence sous cette clarté de sépulcre, se dresse la statue du saint patron du lieu. Il était représenté debout, coiffé d'une mitre à dorures, drapé dans une chasuble aux plis raides, peinturlurés de couleurs crues... C'était donc une effigie difforme, mais qui, dans sa laideur, avait quelque chose de terrible et d'émouvant... Au fur et à mesure, qu'il priait avec toute la ferveur et l'humilité de son cœur simple, Corentin se laissait prendre de façon invisible, par le calme où il se trouvait comme enseveli... »*

Celui- là n'est pas Breton qui ne s'est laissé une fois ou l'autre, dans l'ombre propice des vieilles chapelles, reprendre à la foi antique, ou regretter amèrement de l'avoir perdue. Et en constatant, chez Corentin, un mieux passager, François Menez obéit seulement à la confiance de ses pères, dans les thaumaturges de sa race. Le vieux

Liorzou, qui vote avec les rouges, y croit avec son expérience d'ancien. Il a beau être âpre au gain, ce vieux Liorzou, être le gardien farouche du Coadic-Uhel, il n'en a pas moins, pour cela, un cœur qui parle aussi à sa façon. Et quand il reconnaîtra que le sort jeté sur son fils " *an aviz taolet warnan* " est plus fort que toutes les ordalies, il se résignera, la mort dans l'âme, le mépris de la fille au fond de lui-même, à supplier cette fille de reprendre sa place à son foyer, cette fille, qu'il juge lui, une gourgandine des bas-quartiers de Guingamp. Hélas ! La jalousie de Corentin, certaine d'avoir été trompée, ne peut se libérer de l'emprise de cet envoûtement. Alors que Marie-Rose aura consenti à revenir au Coadic-Uhel attendre les noces prochaines, le vieux en grommelant, laissera disparaître, les uns après les autres, les aîtres de la maison, bancs, coffres et lits-clos, pour ne pas contrarier la fiancée de son fils .. la fiancée de son fils ! Celle en qui, pour lui revit l'âme du sacripant que fut Tugdual de Kerrouez... Alors quel meilleur dénouement à ce livre que cet incendie purificateur, désenvoûteur, du Coadic-Uhel où périt, avec le manoir du vieux gentilhomme, *l'enchanteresse troublée par des passions mauvaises, débordantes de mauvais désirs* ". Son père, Tugdual, elle-même, *avaient offensé Dieu et la Tradition, en s'écartant d'une vie droite et sans reproche. Voilà qu'ils en étaient punis...* A lui (Liorzou) *il reste Corentin, sa terre dure et féconde aussi bien que la veille.* Hélas ! Corentin, plus " sorset " que jamais, veut mourir « roulé avec Marie-Rose dans un suaire de flammes. *Ils célèbrent leurs noces rivés l'un à l'autre, pour l'éternité* ». On comprend que, pas plus que le reste, ce dénouement, en quelque sorte fatal, ne soit fait pour plaire à Yves Le Febvre. Pour un lecteur breton impartial, il est comme toute la conduite du livre, dans une note bretonne parfaite. *L'Envoûté*, écrit dans une langue à la fois simple et colorée, de style impeccable, restera, dans notre littérature moderne l'une de ces œuvres qui fait

de son auteur, un écrivain de la grande lignée des Renan, des Le Braz, des Le Goffic et des conteurs tels que le très regretté Simon d'Avangour.

*Léon Le Berre*

*L'Union Agricole et Maritime, 4 août 1923*